

incliné sur ce monceau méconnaissable de grandeurs récentes ? Pourquoi remue-t-il ainsi la poussière du gigantesque cadavre romain ? Ah ! c'est que dans cette masse abjecte et fétide il a jeté la semence d'une nouvelle société. Déjà elle commence à poindre et à paraître aux regards étonnés belle et brillante de jeunesse. La croix que le Pape a plantée et qui se dessine si majestueusement sur les ruines et les couvre de son ombre tutélaire, l'a enfantée. Sous cet étendard symbolique et divin, elle croîtra, elle grandira, elle se multipliera, elle se perfectionnera pendant 14 siècles, jusqu'au temps désastreux où le spectre infernal du Voltairianisme la saisira dans son étreinte diabolique. Alors, reportant sa pensée vers les jours de son enfance, elle se rappellera que sa vie lui est venue de Rome. C'est pourquoi, elle tournera des regards suppliants vers le Pontife romain, qui, pour sauver cette prévaricatrice de la colère de Dieu, la marquera de son sang.

Oh ! Messieurs, n'est-il pas le gardien de la civilisation l'auguste Vieillard qui l'a arraché de la griffe meurtrière du barbare et l'a conduit pendant quatorze siècles à travers mille périls ? Cette vérité est incontestable. L'histoire la proclame. Elle a entré dans ses annales l'apologie du Vieillard du Vatican. Mais, comme si elle eût voulu confirmer par des exemples les transports de sa reconnaissance, elle nous dit que ceux qui se sont séparés de ce foyer de lumière, sont retombés dans la barbarie. Voyez, dit-elle, la Grèce, cette patrie des arts ; voyez l'Asie, ce berceau de la civilisation ; voyez l'Afrique, cette illustre terre des Tertulliens et des Augustins : hélas ! une poignante désolation les couvre. Le Grec ne connaît plus l'Eurotas et l'Hypanis ; l'Arabe nomade vient appuyer sa tente aux colonnes brisées de Palmire, et laisse ses troupeaux brouter l'herbe de Sion ; Carthage, Hippone ne rendent pas même un soupir.